

Port-au-Persil, jeudi [16 juillet 1953]

Mon cher Marcel,

En arrivant au Port-au-Persil, cette après-midi, j'ai tout de suite reçu ta lettre des mains de Madeleine; rien ne pouvait me faire plus plaisir. Tout le pays a été embelli pour moi par cette lettre reçue à l'instant de mon arrivée. C'est bien beau ici; depuis une heure seulement que j'y suis, je comprends la fidélité des Lemieux à ce coin. En descendant la grande côte, venant de Saint-Siméon, j'ai reconnu le paysage de ta peinture faite il y a deux ans. L'aubergiste a l'air tout à fait aimable; son accueil m'a paru sincère, plaisant.

Tu as raison de me mettre en garde contre l'épuisement d'une amitié. Mais, sois rassuré, c'est là une chose que j'ai toujours redoutée moi-même et que je cherche à éviter. Il est vrai que dans un petit hôtel, il peut devenir difficile de s'isoler. J'essaierai une semaine; après, on verra. Dis-moi si tu crois pouvoir y venir un week-end. L'air est merveilleusement frais, après le séjour en forêt, il est bon d'apercevoir le fleuve étalé et des horizons éloignés.

Je suis contente que tu te plaises tant avec Cyrias. C'est un des esprits les plus doux et les plus fins que j'ai connus en ma vie. Je suis aussi tout heureuse que tu aies pu te baigner avec les copains. Demain, je te raconterai avec plus de détails ma semaine passée à Laterrière et mes impressions d'ici. À Laterrière, c'était difficile de t'écrire longuement, car Jeanne se conduisait un peu en cheftaine, décidant une course ici, une promenade par là et, pour la bonne entente, je cédaï presque toujours; en sorte que je disposais de très peu de temps pour faire ce que j'aurais pu préférer faire. Néanmoins cette semaine a été riche pour moi de bien des observations que j'ai hâte de te communiquer. Des vacances comme celles-ci, entourée de gens, sont peut-être cette année bonnes et utiles pour moi mais pas trop longtemps, je crois. Il m'est pénible d'être toujours entourée. J'éprouve tout à coup un grand besoin douloureux d'être seule avec cet être intérieur en nous qui est si accaparant et exigeant. Mais je m'efforce bravement de faire, pour une fois, comme tout le monde.

J'ai hâte que tu m'écrives de nouveau, me donnant les nouvelles et tes pensées. Je te griffonne ceci, en vitesse et sur un coin d'une chaise car, dès en arrivant en ce lieu encore inconnu, j'ai senti le besoin de venir tout de suite près de toi; et avant même d'avoir fait monter ma plus grosse valise qui est encore dans l'auto de Jeanne.

Je t'embrasse bien fort. Tous ici, Jeanne, Suzanne Rivard, les Lemieux, t'envoient leurs amitiés.

Gabrielle